

LA SORCELLERIE EN PAYS MESSIN

La « belle sorcellerie » de la fin du XVI^e siècle

Alors que l'accès aux archives historiques était longtemps demeuré affaire de privilégiés, de nouvelles dispositions législatives, héritées de la Révolution, dans un souci égalitaire, devaient permettre, c'était le but recherché, à ces documents d'être aisément consultés, dans les bibliothèques publiques et services d'archives, par un public averti curieux de son passé.

Durant le XIX^e siècle, tout particulièrement en sa seconde moitié, l'on devait voir se dessiner, Fustel de Coulanges et Jules Michelet aidant, de nombreuses vocations d'historiens et, par voie de conséquence, paraître de multiples travaux à partir de sources désormais mises à leur disposition. Ainsi en alla-t-il de la sorcellerie, les recherches menées en ce domaine aboutissant à la rédaction de monographies puis d'essais de synthèse.

Les conflits européens et mondiaux de la fin du XIX^e siècle et du premier XX^e siècle détournèrent, semble-t-il, l'attention des chercheurs, lesquels consacrèrent plutôt leurs écrits à des événements contemporains dont, bien souvent, ils avaient été les témoins, les héros ou les victimes.

Depuis les années cinquante l'on relève toutefois un très net regain d'intérêt visant à la compréhension des manifestations de sorcellerie telles qu'elles eurent lieu par le passé, frappant l'Europe en son entier. Leurs motivations, souvent obscures, laissent, encore actuellement, planer bien des ombres quant à leur genèse. Ces incertitudes qui grèvent à ce jour nos connaissances autorisent le romancier à donner libre cours à son imaginaire. Sa sensibilité dans la perception des agissements du passé peut pallier certaines lacunes de nos sources, et son écrit devenir vraisemblable. Ainsi en est-il pour *Le Cercle de la Croix* de l'historien d'art Iain Pears, ou *Le nom de la rose* d'Umberto Eco. Le septième art n'est pas demeuré en reste. Néanmoins, à côté d'œuvres de valeur telles *Les diables* de Ken Russel (1970), évocation des possédées de Loudun, *La chasse aux sorcières* de Nicolas Hytner (1996), retraçant la destinée des sorcières de Salem en Nouvelle Angleterre, *Le nom de la rose* que l'on doit à Jean-Jacques Annaud (1986), il y a place pour de nombreuses productions nées de cogitations d'esprits morbides ayant saisi que, commercialement parlant, le frisson se vend bien...

Un tel engouement méritait d'être canalisé. Rigoureux en leur démarche les historiens s'y employèrent. Parmi bien d'autres, nous

pouvons retenir les travaux significatifs de Robert Mandrou, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle* (Paris, 1968), Robert Muchembled, *Sorcières, justice et société aux 16^e et 17^e siècles* (Paris, 1987), Guy Bechtel, *La Sorcière et l'Occident* (Paris, 1997). Certains concernent l'espace lorrain : Etienne Delcambre, *Le concept de sorcellerie dans le duché de Lorraine au XVI^e et au XVII^e siècle* (Nancy, 1948-1951), Henri Hiegel, *La sorcellerie dans le Bailliage d'Allemagne* in *Contribution à l'histoire de Lorraine. Le Bailliage d'Allemagne de 1600 à 1632* (Sarreguemines, 1961), Jean-Pierre Warisse, *Histoire de la Sorcellerie en Lorraine aux XVI^e et XVII^e siècles* (Rodalbe, 1991), Robin Briggs, *Witches and Neighbours* (Londres, 1998), Jean-Claude Diedler, *Démones et sorcières en Lorraine. Le bien et le mal dans les communautés rurales de 1550 à 1660* (Paris, 1996), études couronnées par la récente et première traduction en langue française de *La démonolâtrie* de Nicolas Rémy, procureur général de la Lorraine ducale, de Jean Boes (Nancy, 1998), ainsi que par l'exposition *Incubi/Succubi, Les sorcières et leurs bourreaux hier et aujourd'hui* qui s'est tenue du 5 mai au 29 octobre 2000 au Musée d'Histoire de la ville de Luxembourg, sous la direction de Rita Voltmer et Franz Irsigler. Il n'en demeure pas moins que Metz et le Pays messin y sont réduits à la portion congrue.

C'est qu'à dire vrai, toute velléité d'y appréhender le déroulement des manifestations de sorcellerie se heurte à un obstacle de taille, la perte irrémédiable, intervenue à la fin de la seconde guerre mondiale, par consommation (l'Histoire a parfois de ces malices), du manuscrit 759[9] de la Bibliothèque municipale de Metz, impressionnant registre de 427 pages, fleuron des archives messines en ce domaine, dont il n'existait nulle copie et qui n'avait pas fait l'objet d'une analyse.

Les procédures qu'il contenait, se sont déroulées de 1576 à 1623 à Metz, Plappeville, Antilly, Vallières, Woippy, Vezon, Saint-Jure, Flocourt, Talange et Hoff près de Sarrebourg. Il est possible d'en retrouver traces dans les inventaires généraux des archives de la ville et des différentes communautés religieuses, dressés en 1664, en application des *Lettres patentes du roi servant à la justification des droits acquis à la couronne de France par le Traité de Munster*, ainsi que dans l'*Inventaire des archives de la Ville* (1823) dû à M. Lemaire. On peut également faire état de publications d'auteurs ayant eu accès au manuscrit avant sa destruction : Claude-Philippe de Viville, *Dictionnaire du département de la Moselle* (Metz, 1817), E. de Bouteiller, *Les sorciers de Plappeville* (Metz, 1856), Nerée Quépat, *Histoire du village de Woippy* (Paris-Metz, 1878), Félix Maréchal et Jules Didion, *Tableau historique, chronologique et médical des maladies endémiques, épidémiques et contagieuses qui*

ont régné à Metz et dans le Pays messin (Metz, 1861), Charles Abel, *Le Mont Saint-Quentin* (Metz, 1861).

Parallèlement, les recherches que nous avons menées tant aux Archives municipales de Metz qu'aux Archives départementales de la Moselle, ne sont pas demeurées vaines. Il nous a été donné d'y retrouver certains documents originaux, ce qui, par ailleurs, laisse à penser que le manuscrit 759[9] était, pour partie, constitué de copies, pratique courante à l'époque considérée. L'imbrication de ces éléments épars permet, sinon de prétendre à une reconstitution intégrale, tout au moins de rétablir la table des matières telle qu'elle devait figurer en début du manuscrit, une marge d'erreur relativement faible autorisant à l'estimer crédible.

Tirant parti de certains détails par ailleurs livrés lors des interrogatoires qu'il comporte, l'on peut fixer à 64 le nombre des accusations contenues dans ce seul registre, à ce jour détruit. Il concerne 20 hommes, soit 31 % de l'ensemble. En une période similaire (1571-1629), les inculpations intervenues en Barrois non mouvant, dans ses prévôtés jouxtant le Pays messin, s'élèvent à 78 cas dont 14 sorciers, soit 18 %, et selon Henri Hiegel, au bailliage d'Allemagne (1588-1632), sur 638 sentences connues, 203 furent prononcées à l'encontre d'individus du sexe masculin, proportion donc identique à celle du pays messin, 31 %. Enfin, référence prise au travail d'Albert Denis, *La sorcellerie à Toul aux XVI^e-XVII^e siècles* (Toul, 1888), sur un total de 67 poursuites, entre 1584 et 1623, les hommes furent concernés 14 fois, soit 26 %. Pour Elisabeth Biesel qui est parvenue à faire état de 71 mises en examen en la cité toulouise dans une étude parue dans les *Cahiers lorrains*, « Son corps ars brûlé et réduit en cendres. La chasse aux sorcières à Toul comme essai de solution pour des problèmes intra-communaux » (Metz, 1999), 15 hommes s'y virent soumis, soit 21 %.

Au terme de toutes ces « informations » menées à l'encontre des prévenus, les sentences prononcées, les exécutions auxquelles elles donnèrent lieu nous sont parfaitement connues s'agissant du Pays messin. Il n'en va pas de même de la cité messine où se déroule du 15 juillet au 20 août 1588 le procès de Simon Lambert dit « Le Malfaict ». Au long des interrogatoires subis, ce dernier devait dénoncer 17 personnes avant d'être conduit au bûcher pour y être brûlé vif, enfermé dans une cage de fer. Le manuscrit 759[9] ne contenait, semble-t-il, que les sentences visant deux d'entre elles : Colette, veuve de Jean Happe-la-mort, et une nommée La Rainbade. Cette lacune concernant les 15 autres individus ne doit toutefois pas surprendre, l'usage voulait à l'époque, que les pièces de procédures fussent brûlées avec le condamné, « pour en esteindre la mémoire ».

Cependant la *Chronique de Saint Clément*, citée par les bénédictins Jean François et Nicolas Tabouillot dans leur *Histoire de Metz*, rapporte l'exécution de huit accusés le 8 août, douze le 20 du même mois et cinq le 5 septembre dudit an. En outre les *acquits de compte* de la ville de Metz de septembre 1588, le *compte de Claude Noblet*, receveur des deniers de la cité, du 13 septembre 1588⁽¹⁾, font l'état de sommes versées aux *Maitre et Six des charpentiers* en règlement de la confection de huit poteaux « fourny a la ville pour aider a faire l'exécution des sorciers dernièrement exécutés ». Ces indications nous permettent de tenir pour fort vraisemblable que les sorcières et sorciers dénoncés par Simon Lambert subirent bien la peine capitale.

La *Chronique de Saint Clément* mentionnant 25 crémations, le procès de Simon Lambert ne permettant d'en identifier que 18 (lui-même inclus), il demeure sept exécutés dont l'identité ne nous est pas connue et ne le sera probablement jamais. Abstraction faite de cet excédent, certainement lié à des dénonciations en chaîne, l'on peut tenir pour vraisemblable et fixer à 60 le nombre des exécutions intervenues à Metz et au Pays messin.

C'est dire la rigueur toute particulière de la justice messine où 93 % des inculpés sont menés au bûcher, proportion n'atteignant que 75 % au bailliage d'Allemagne, selon Henri Hiegel, contre 62 % (Elisabeth Biesel) et 67 % (Albert Denis) à Toul, ce dernier taux pouvant également être retenu en ce qui concerne les prévôtés barroises enserrant le Pays messin à l'ouest. A l'endroit des duchés lorrains envisagés globalement, le vague prévaut. Rappelons que si Nicolas Remy, élevé à la charge de procureur général du duché de Lorraine par Charles III en 1591, fait état dans son ouvrage *Les trois livres de la démonolâtrie des « procès capitaux de neuf cents personnes environ qui, depuis quinze ans, en Lorraine, ont expié de leur vie le crime de sorcellerie »*, il y a lieu de noter que cet écrit date de 1592, qu'il fut imprimé en 1595, mais l'auteur conserva sa charge jusqu'en 1606, date à laquelle son fils Claude lui succéda. C'est dire que seule est à prendre en compte la période 1580-1592, tout en sachant que Nicolas Remy s'activa encore près de quinze ans, durant lesquels ne dut pas se relâcher sa fougue... Aussi voit-on Guy Cabourdin proposer un total de 2000 exécutions dans *Histoire de la Lorraine. Les temps modernes. De la Renaissance à la guerre de Trente ans* (Nancy, 1991), Guy Bechtel réduisant ce nombre à 1500 pour 3000 procédures s'étant déroulées entre 1576 et 1635, la totalité n'atteindrait, si l'on peut dire, que 50 %.

1) AMM (Archives municipales Metz), CC 36 et CC 286.

Cette justice messine inflexible qui, par un enchaînement inexorable d'informations, interrogatoires, témoignages, confrontations, recollements, confessions présumées volontaires, et par là, libératrices de la conscience des juges, conduit au « Dernier Supplice » n'est pas sa seule caractéristique. L'originalité de son action réside ailleurs, et sa sévérité, nécessairement exemplaire, se conçoit mieux dès lors que l'on s'attache au contenu des interrogatoires et que ces procès sont replacés dans le contexte historique de ce XVI^e siècle finissant. Justice « raisonnable » exercée par des juges désireux d'ignorer « l'invraisemblable » pour n'accorder d'attention qu'au domaine du « possible ». La conduite des interrogatoires s'en trouve marquée.

Exceptionnellement sollicitées par les juges, les descriptions de sabbats n'y trouvent que fort peu de place ; le vocable « sabbat » n'est qu'occasionnellement prononcé. Foin de ces divagations mentionnant des diables cornus, aux pieds de chiens ou de bouc, au membre viril glacial, dotés d'un appendice caudal. Point de repas où sont offerts des mets nauséabonds, ni de danses où triomphe le nudisme. Les transports aériens ne sont que peu signalés. Semblable remarque avait également été faite, en son temps, par Albert Denis, s'agissant de Toul :

« ... les témoignages qui prouvent l'assistance au sabbat, etc., font défaut dans les procédures conservées aux archives, ou sont si insignifiants qu'ils se bornent à des ondit, à des rumeurs⁽²⁾ ».

De plus, les rares évocations figurant aux procédures messines s'apparentent bien plus à nos actuelles séances de travail en comité restreint, au cours desquelles le président directeur général, assisté de ses collaborateurs, devant un buffet froid, dresse le bilan d'activité de la société qu'il dirige et porte un regard sur son devenir :

« Ait dict ledict Bernard quil y avoit ung linge estendu sur une pierre laquelle servoit de table. Sur laquelle y avoit plusieurs bonnes vyandes dont les ungs se mestoient allentour de ladicte table et fasoient grant fetes, les aultres saultoient et dansoient⁽³⁾. »

De la viande de bœuf (« frisch rindtfleisch ») est servie au *Schwartzberg* près d'Altrippe, consommée sans pain ni sel (« welsches sie sonder brodt und salz gessen »), arrosée de vin (Sungen), de bière (Meyers Nicolas) ou d'eau (Engeln)⁽⁴⁾.

2) *Ouvr. cit.* p. 107.

3) AMM FF 200, pièce 79, interrogatoire de Bernard Nicolas, Lessy, 9 novembre 1575 (hors manuscrit 759[9]).

4) ADM (Archives départementales de la Moselle) B 11284, procès de Meyers Nicolas, Engeln, femme de Théobald Pfeiffer, Sunge, femme Schneider, tous de Leyviller, 1601-1602 (hors manuscrit 759[9]).

Des mets succulents sont présentés à Jehan Herbault :

« Et entre aultres vivres des mesanges rosties⁽⁵⁾ ».

En revanche, bien qu'aucune explication rationnelle n'en soit encore donnée à l'époque, les juges retiennent les maladies provoquées, éventuellement guéries, les empoisonnements, les atteintes aux biens, destruction de surfaces céréalières, engèlement des vignes, mortalité du bétail, autant d'actes s'intégrant dans le cadre du « possible ». Ces juges n'ont certainement pas fait de la *Démonolâtrie* de Nicolas Remy, leur livre de chevet, encore que la prudence s'impose, tant il est vrai qu'« Il n'y a raison qui n'en aye une contraire⁽⁶⁾ ».

Une tâche ardue leur est confiée. Outre les cas de sorcellerie pratiquée à titre individuel, des « congrégations »⁽⁷⁾, « assemblées de sorciers »⁽⁸⁾, désignation qui n'est pas sans rappeler les « Assemblées de Religion, clandestines et furtives » tenues par les Protestants à Scy, Lessy, Jussy, Chazelles, dont l'historien dom Calmet s'est fait l'écho⁽⁹⁾, et même « secte de sorcellerie »⁽¹⁰⁾ ont vu le jour, regroupant de nombreux « complices »⁽¹¹⁾ en « compagnies »⁽¹²⁾, ou « Gesellschaft »⁽¹³⁾. Le mot de « conspiration »⁽¹⁴⁾ est prononcé.

Il convient d'en identifier les adeptes, de démanteler ces réseaux, les anéantir, éradiquant, par la même, le Pays messin d'une telle engeance. En cela, aucune commune mesure avec certains groupuscules de malandrins tels ceux organisés par Margo, femme de Bastien Pierrard ou par Anne Tixerant. La première sera lavée du crime de sortilège, mais marquée à l'épaule droite et bannie pour le terme et l'espace de quatre-vingt-dix-neuf ans de la Seigneurie

5) AMM FF 200, pièce 39, interrogatoire de Jehan Herbault, Metz, 1^{er} septembre 1573 (hors manuscrit 759[9]).

6) Michel Eyquem de MONTAIGNE, *Les Essais*, chap. XV.

7) ADM G 1777-3, procédure à l'encontre de Rozon, femme de Didier Xandrein, Semécourt, 1594 (hors manuscrit 759[9]). AMM FF 200, interrogatoire de Bernard Nicolas, interrogatoire cité.

8) *Ibidem*. ADM H 1586, sentence à l'encontre de Cathin, femme de Mathieu Leblanc, Plappeville, 25 août 1595 (manuscrit 759[9]). N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, p. 124-131, procès de Mangin Maréchal, Woippy, 1622. Claude-Philippe de VIVILLE, *ouvr. cit.*, procès de Françoise, veuve de Jean Paul, Talange, 1622. Félix MARECHAL et Jules DIDION, *ouvr. cit.*, procès de Jennon la Rainbade, Metz, 1588.

9) Dom Augustin CALMET, *Histoire de Lorraine*, réimpression, Paris, 1973, t. VII, p. 57, 71...

10) AMM FF 200, interrogatoire de Bernard Nicolas, interrogatoire cité.

11) *Ibidem*. ADM H 493, sentence à l'encontre de Cathin, femme de Jean le Convers, Magny, 1597 (hors manuscrit 759[9]).

12) ADM G 1589, procédure contre Anna, fille de Reinhart Tixerand Altrippe, 1617 (hors manuscrit 759[9]).

13) ADM B 11284, procès cité.

14) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, procès de Mangin Maréchal, Woippy, 1622.

d'Ancerville, en raison des larcins commis¹⁵⁾. La seconde, à bien étudier les pièces de son dossier, n'était, en fait, que maquerelle de sa fille. Convaincues de sortilège, elles finirent toutes deux au bûcher¹⁶⁾.

Cette fois il y a lieu de poursuivre des groupes bien structurés oeuvrant pour le compte de confessions rivales s'affrontant au Pays messin. De l'interrogatoire de Bernard Nicolas, déjà cité, il semble bien que l'on puisse estimer qu'ils étaient déjà constitués aux alentours de 1560, à la mort de Henri II (1559) et de son fils François II (1560), après la Conjuration d'Amboise, à la veille de la première Guerre de Religion (1562). L'Eglise réformée, d'inspiration calviniste, plus ou moins tolérée à Metz, consolide sa position, colonise de nombreux bourgs et villages du Pays messin, mais se trouve tenue à distance respectueuse des terres d'un duc de Lorraine, Charles III, viscéralement lié à la Catholicité romaine, désireux de voir couronné de succès un coup de main sur la cité épiscopale messine.

Après que le rêve de concorde, caressé par Catherine de Médicis et son fils Charles IX, se soit mué en cauchemar la nuit de la Saint Barthélemy (23 au 24 août 1572), les édits royaux se succèdent, pour se contredire, au gré de succès ou d'échecs militaires. A l'édit de 1576 autorisant l'exercice de la Religion prétendue réformée (R.P.R.), plus ou moins rapporté l'année suivante, fait suite celui de 1585 ne permettant que la seule pratique du catholicisme romain, excluant les Huguenots des charges et offices qu'ils détenaient. Ils ne sont cependant pas frappés de bannissement et pourront récupérer lesdites charges dès 1592, la patente de Senlis, applicable à Metz et au Pays messin, précédant de six ans l'édit de Nantes de 1598.

Le clergé catholique, tant séculier que régulier, ne voyait pas sans appréhension la Réforme calviniste noyauter noblesse et bourgeoisie, intervenir dans la gestion de la cité, d'autant que, dès 1558, les religieux de Saint-Arnould (21 février), Saint-Vincent, Saint-Symphorien (23 février), Saint-Clément (20 mars) ainsi que le pricier, avec l'accord du chapitre cathédral (23 mars) avaient cédé au Roi leur droit à l'élection du maître-échevin¹⁷⁾. C'est dire que « Metz se trouva donc pendant des années enveloppée de tout un réseau d'intrigues, intrigues huguenotes, intrigues lorraines,

15) ADM B 4802, sentence visant Margo, femme de Bastien Pierrard, Ancerville-Vic, 14 janvier 1585 (hors manuscrit 759[9]).

16) ADM G 1589, procédure citée.

17) EMMERY, *Recueil des Edits*, tome I, Metz, 1774, p. 496 et suivantes.

auxquelles vinrent s'ajouter les intrigues espagnoles pendant la période où l'Espagne fut en guerre avec la France »⁽¹⁸⁾.

Catholiques et Huguenots tenteront de s'affaiblir les uns les autres, portant atteinte aux biens qu'ils possèdent, aux charges qu'ils détiennent, aux privilèges dont ils bénéficient.

Tout naturellement aux sorciers, pour la plupart d'origine rurale, sera dévolue la ruine des terres, le ravage des cultures, l'abattage des fruitiers, la destruction des vignes. Dans ce climat d'insécurité, volontairement entretenu, morts d'hommes et de bétail leur seront également imputées, à raison ou à tort, les fléaux de l'époque, épidémies, endémies, famines, en fournissant une explication tout autant crédible.

La lecture des interrogatoires, menés avec perspicacité par les juges, permettent de percer les arcanes de ces sectes de sorciers s'étant constituées dans l'espace messin. Des procès qui s'y sont déroulés nous en retiendrons essentiellement quatre, sans pour autant négliger entièrement les autres : ceux de Bernard Nicolas de Lessy (1575) et de Jehan Herbault demeurant à Liocourt, mais jugé à Metz (1573), déjà cités, de Simon Lambert de Scy (1588) ainsi que celui de Gilles de Malmédy d'Antilly (1595), d'une portée différente en ce qu'il faillit remettre en cause le privilège de l'exercice de la haute justice ; ces deux derniers ont fait l'objet d'un travail antérieur⁽¹⁹⁾.

Une remarque s'impose, mais elle vaut également pour d'autres procédures criminelles extraordinaires, viols, rapt, meurtres, adultères, vols de chevaux... Alors que l'identité des prévenus est fort bien établie, nom, prénom et surnom, métier, situation familiale, lieu de naissance et résidence, leur appartenance religieuse n'y figure jamais fin XVI^e-début XVII^e siècle. L'on peut tenir pour vraisemblable que les juges étaient, à l'époque, peu enclins à encourir le risque de se voir, par leurs sentences, soupçonnés de partialité. Sous la plume des greffiers apparaissent néanmoins quelques indices révélateurs. Ainsi en est-il, à Toul, de François Lhermite « Admonesté de dire : Sainte Vierge Marie, faites-moi la grâce de confesser mes malices et offenses ! Ce qu'il n'a voulu faire, ni proférer le nom de la Sainte Vierge Marie, non plus dire l'Ave Maria »⁽²⁰⁾.

18) Gaston ZELLER, *La réunion de Metz à la France (1552-1648)*, 2^e Partie, *La protection*, Paris, 1926, p. 77.

19) André BRULÉ, *La sorcellerie en Pays messin à la fin du XVI^e siècle. Les procès de Simon Lambert et de Gilles de Malmédy d'après le manuscrit 759/91 de la Bibliothèque municipale de Metz*, Mémoire de DEA, sous la direction de M. Gérard Michaux, Université de Metz (Inédit), année 2000.

20) A. DENIS, *ouvr. cité*, p. 122.

A Leyviller, l'« homme noir » qui se fait appeler Belzebuth demande à Meyers Nicolas qu'il doive « Gott dem allmechtigen, Marien seiner lieben Mutter, und allen lieben heylligen gottes absagen »⁽²¹⁾. Tout autant significatifs, les blasphèmes proférés « contre l'honneur de la Sainte Vierge » ; à n'en pas douter leurs auteurs ne peuvent que faire profession de la Religion prétendue réformée. A Metz, Simon Lambert, réitérant avec force son accusation à l'encontre de Mengin Bachelé, l'ancien trésorier de la ville et R.P.R. bon teint, est à l'opposé. Il regagne le giron de l'Eglise catholique, apostolique et romaine dont il s'était, par égarement, un moment éloigné, affirmant n'avoir « dautre Maistre que Dieu le createur et la Vierge Marie sa mère ».

* *

*

La formation de ces congrégations nécessite à l'évidence le recrutement de « valets » ; recrutement permanent, ne souffrant pas d'interruption, puisqu'il convient, également, de pallier la défection de certains de leurs membres, appréhendés et conduits au bûcher. C'est aux « hommes noirs » qu'incombe cette mission ; disons vêtus de noir⁽²²⁾, parfois montant un cheval de même robe : « (...) schwartz gekleidet (...) uff einem schwartzen pferdt reyden- de »⁽²³⁾. Quelque peu hésitante Briate Gravelotte évoque successivement « un petit homme habillé de noir, un petit garçon » et, par la suite, qu'il « était vêtu de tannet brun ». Hors norme la rencontre faite par Catherine, veuve de feu Anthoine Woirhaye, d'un homme « portant une hotte quille avoit dans laquelle yl y avoit ung pellisson, estoit habillé tout de toille blanche, et un sachet à son col ». Pour les Treize Bussellot et Lelievre il était clair qu'il ne pouvait s'agir que d'un colporteur ; l'information tourna court et la nonagénaire fut renvoyée sans suite⁽²⁴⁾. Egalement surprenante la description que donne Sungen, femme Schneider, du dénommé Lucifer, mendiant vêtu de haillons : « (...) ein schwartzer zerrissener Bettler mit schwarzen Lumpen »⁽²⁵⁾.

21) ADM B 11284, interrogatoire de Meyers Nicolas, procès cité.

22) AMM FF 201, procès de Simon Lambert dit le Malfait, Metz, 1588, (manuscrit 759[9]. AMM FF 201, Procès de Didière la Jolye, veuve de Jean de Pontoy, Metz, 1594, (manuscrit 759[9]. E. de BOUTEILLER, *Les sorciers de Plappeville*, Metz, 1856, procès de Briate Gravelotte, Plappeville, 1593. ADM H 493, sentence à l'encontre de Cathin, femme de Mathieu Leblanc, procès cité. ADM G 1589, procédure contre Anne, fille de Reinhart Tixerant, procès cité.

23) ADM B 11284, interrogatoire de Meyers Nicolas, procès cité.

24) AMM FF 201, interrogatoire de Catherine, veuve de feu Anthoine Woirhaye, Metz, 1593, (hors manuscrit 759[9]).

25) ADM B 11284, interrogatoire de Sungen, procès cité.

Seuls sont interpellés les plus démunis, les laissés pour compte, autant que possible également solitaires, sans attaches familiales ; c'est le cas notamment des veufs et veuves qui ont toute leur préférence. L'entrevue n'a jamais lieu au cœur de la cité, mais de par la campagne, en des lieux écartés, loin des axes habituels de cheminement. A la future recrue, l'« homme noir » propose un contrat indéfectible, au terme duquel une assistance matérielle sera accordée, moyennant renoncement à « Dieu son Créateur », soumission à Satan pris pour seul maître. Cet accord ne donne pas lieu à la rédaction d'un document. Il convient néanmoins de l'authentifier, de le certifier. Tout comme les gens de justice, les témoins apposent, au bas des sentences et des témoignages, un signe qui leur est propre, croix, cercle, flèche, fer de lance, fer de bêche, dont le greffier précise les auteurs par la mention « la marque de » ; l'« homme noir » appose, lui aussi, « sa marque » mais dans les chairs du nouvel affilié, souvent au front (Simon Lambert, Didière la Jolye, Anna Tixerant, Jennon la Rainbade), « uff die Stirn gegriffen » (Sungen Schneider, Engeln, femme Théobald Pfeiffer). A quelques rares exceptions près, ce simulacre d'adoubement s'achève par copulation ou habitation charnelle (« (...) seinen willen mit ir vollbracht » diront Sungen et Engeln), sodomie, autres témoignages de sujétion. Simon Lambert se contentera du baisement des pieds et des fesses.

Leur sont alors remis les instruments de leur charge : une bourse contenant habituellement une poudre noire, plus rarement un bâton blanc (Cathin, femme de Mathieu Leblanc, Bernard Nicolas) dont l'usage leur sera précisé par la suite. L'argent, prix du reniement, n'est pas absent de ces tractations. A Didière la Jolye fut remis « quelque quantité d'argent, tout plains dor et d'argent », à Simon Lambert « un cornet d'argent », à Colcotte, femme de Toussaint Guillaume, « un escu »⁽²⁶⁾. Lors de leur interrogatoire, sorcières et sorciers déclareront unanimement avoir été victimes d'un leurre, cet argent s'étant révélé n'être que « chose de rien », « feuille de chesne », « pferdts mist ». A cette alchimie à rebours les juges ne prêteront qu'une oreille distraite. Au demeurant, nul besoin d'envisager l'acquisition d'un « champ du potier »⁽²⁷⁾, les cendres des sorciers seront dispersées au vent. Pour ces appelés, socialement promus, ou croyant l'être, intégrés dans une structure d'accueil, la solitude s'estompe et naît l'espoir de voir le terme des humiliations subies leur vie durant... et, à l'occasion, de s'en venger. Mais de « valets » qu'ils sont, encore convient-il d'en faire des « sorciers », rôle également imparti aux « hommes noirs ». Ils assu-

26) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, procès de Colcotte, femme de Toussaint Guillaume, Woippy, 1593.

27) Saint MATTHIEU, *Evangile*, 27³¹⁰.

reront, par la suite, un « suivi » nécessaire au maintien de la cohésion, de l'efficacité des cohortes qu'ils ont constituées. Par eux se fait la transmission du savoir permettant à leurs élèves de gravir certains échelons.

Les interrogatoires font apparaître qu'ils ont tous, ou peu s'en faut, reçu une poudre noire en dotation, laquelle permet de « faire périr les biens de la terre et faire mourir gens et bestes ». De rares privilégiés se verront remettre une poudre grise (Didière la Jolye) ou blanche, curatives, en somme des antidotes. A certains sont révélés les secrets de fabrication (Simonatte, femme de Claudon Florentin⁽²⁸⁾ Anna Tixerant) qu'ils inculqueront à d'autres (Jennon Urbain à Bernard Nicolas). Pour la composition de ces poudres, de nombreux ingrédients sont usités, les plus fréquemment utilisés étant des ossements, des corps d'enfants, de préférence « mortz nez », non baptisés (*ungetaufften Kinder*) lesquels seront consumés (Anna Tixerant, Bernard Nicolas, sa concubine Jennon Urbain, la femme de Jean de la Plume ainsi que celle de François Coquerel, Engeln, femme à Théobald Pfeiffer) mêlés à d'autres composants, « fiels de chiens » (Anna Tixerant), « araigne » (Bernard Nicolas et Didier Lescat), « collevrennes, lazards » (Bernard Nicolas), « crapaut »⁽²⁹⁾, parfois « fleurs et plantes » (Briate Gravelotte). Circonvenu, certain apothicaire a probablement délivré d'authentiques poisons⁽³⁰⁾. Mêlées de « gresse et saing desdictes bestes venimeuses », elles entraient dans la composition d'un onguent dont il était loisible d'enduire le bâton blanc, le rendant d'autant plus efficace qu'à l'occasion, il pouvait faire fonction d'hast (Bernard Nicolas). Utilisé essentiellement pour la destruction des « biens de la terre », il était, cela va de soi, une aide précieuse lors de déplacements en terrain accidenté. Nous pensons que c'est en ce sens qu'il convient d'interpréter le propos de Cathin, femme de Mathieu Leblanc, lorsqu'elle déclare que, pour se rendre aux « assemblées diaboliques », elle « prenoit ung baston blan le frottoit de sa pouldre puis disoit saulte michaude avec les aultres et incontinent elle se trouvoit ausdictes assemblées ». Pratique, en tous points similaire à celle, courante autrefois, du laboureur qui voulait que l'on fit usage d'une boule de suif afin de s'en graisser les paumes ; sage précaution évitant la survenue d'ampoules aux mains lors d'un maniement prolongé de la bêche. Lui également s'encourageait d'un sonore « allons-y Auguste » en empoignant d'un geste décidé le manche de son outil aratoire.

28) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, procès de Simonatte, femme de Claudon Florentin, Woippy, 1591.

29) AMM FF 201, accusations visant Mengeon, femme de Simon Dacier, Metz, 1594, (hors manuscrit 759[9]).

30) *Ibidem*.

Simon Lambert ne sut jamais préparer la poudre dont il fit usage ; il demeura dépendant de son « Maître » pour ses besoins. Aucun bâton ne lui fut remis. Il était boiteux, et déjà « une crosse » lui servait d'appui lors de ses déplacements. Il ne fut pas convié à participer à des opérations destructrices de repréailles visant les récoltes. En revanche il bénéficia d'un pouvoir, parcimonieusement accordé, celui de provoquer une maladie et la guérir par le toucher, ce qui n'est pas sans rappeler le don de Dieu accordé à nos rois, d'heureuse mémoire, à l'endroit des écrouelles : « (...) le mal que ladicte Catherine femme dudict Ancerville avoit, il luy avoit donné luy touchant contre le droict bras apres quil eust marchandé lesdicts raisins par ce quil n'en peult point avoir. Et par mesme moien l'a reguery laiant touché par la puissance que le diable luy a donné ». Humble vigneron bénéficiant du droit de vie et de mort sur ses semblables, Simon Lambert avait acquis, à l'évidence, une position bien particulière dans la hiérarchie du groupe auquel il appartenait.

D'autres missions lui furent confiées. Itinérant, ses pas le conduisirent, par étapes successives, au Barrois non mouvant, vers Briey et Longuyon, puis à Thiaucourt par le Rupt de Mad, mais également dans le Saulnois, en des lieux à forte densité de sorcières et de sorciers. Comment ne pas remarquer que Clément Philippin Terillon, exécuté à Woippy en 1591, était natif de Bayonville, qu'il était arrivé à Woippy après un périple passant par Vandières-les-Pont-à-Mousson, Servigny-lès-Sainte-Barbe et Villers l'Orme⁽³¹⁾ ; que Bernard Nicolas, originaire de Boucq près Sorcy-Saint-Martin, à cinq lieues de Thiaucourt, avait été contacté par son « Maître » à Bouxières-sous-Froidmont, soit à 2-3 lieues de Sillegny, Marieulles, Arry, lieux de passage de Simon Lambert, à 3 lieues de Nomeny où avait été exécuté Pierson Louyat, compagnon puis dénonciateur de Jehan Herbault, avant de venir s'établir à Lessy ; que Cathin, femme de Jean le Convers était née à Hagéville, à deux pas de Saint-Julien-les-Gorze et de Dommartin-la-Chaussée, villages traversés par Simon Lambert ; qu'enfin ledit Jehan Herbault, originaire de Vittoncourt, s'étrangla dans les prisons messines après avoir porté ses pénates successivement à Liocourt, Maizeroy, Augny et Borny.

Pour la bonne concordance des faits, rappelons que lors de son procès, en 1588, Simon Lambert avoua être « sorcier il y a xxj ans et plus ». Messenger à coup sûr, propagateur de la foi calviniste en terres catholiques, distributeur d'imprimés, recruteur occasionnel,

31) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, procès de Claude Philippin Terrillon, Woippy, 1591.

peut-être Simon Lambert assurait-il toutes ces fonctions. Aussi surprenant qu'il puisse paraître, lors des interrogatoires qu'il subit, nul ne tenta d'obtenir, par sa bouche, une quelconque précision quant à la motivation et aux résultats de ses parcours. Connaissant la minutie dont font preuve les juges lors de ces procédures et la pertinence des questions posées, l'on ne peut que demeurer pantois face à une telle lacune. Peut alors germer l'idée, qu'éventuellement il fut intimé au greffier de lever sa plume et de ne pas noter certaines déclarations de Simon Lambert, jugées compromettantes à l'encontre de personnalités en place, ou que des pièces furent retirées, à l'époque, du dossier d'instruction, pour le même motif.

L'on ne saurait s'empêcher d'évoquer Thomas Platter, lequel, en 1526 « porte les missives de Zwingli, Myconius et autres leaders protestants à destination de leurs disciples « hérétiques » des Cinq Cantons »⁽³²⁾, ni celui des Protestants qui « ne cessoient d'aller par la Ville, par les Villages & dans les maisons particulières, sous divers prétextes, annonçant par-tout leur nouvel Evangile » et « fait venir de Genève, plusieurs imprimeurs »⁽³³⁾.

Projets d'activités et rapports obligeaient le « Malfaict » à de fréquentes entrevues avec son « Maître » ; encore qu'il estimait ces retrouvailles pas assez nombreuses, « que de huit jours à autres ». C'est également avec assiduité qu'il hantait les lieux de réunions ; au Rudemont ou à la côte Saint-Quentin, ne s'y était-il pas rendu « tant de foyz quil nen scait le compte » ?

Didière la Jolye, après avoir déclaré ne s'être entretenue avec son « Maître » que trois ou quatre fois, avouera avoir « souvenefois eu communication avec luy ». Nicolas Georgin, de Flocourt, fut convaincu d'aller au sabbat tous les jeudis⁽³⁴⁾. Bernard Nicolas, initié à Bouxières-sous-Froidmont, retomba sous la coupe de son « Maître » à plusieurs reprises, et même dix ans plus tard à Longeville et Moulins, ce qui laisse supposer d'autres rencontres ayant eu lieu dans l'intervalle.

D'autres sorciers n'étaient contactés qu'en fonction des besoins en main-d'œuvre, occasions de resserrer les liens de la communauté et veiller à son efficacité. Car ces « hommes noirs », recruteurs et instructeurs, devaient également assumer la conduite des expéditions punitives, les « courses ». Ils devaient frapper le parti adverse dans ses biens terrestres, y porter la tempête, détruire les

32) Emmanuel LE ROY LADURIE, *Le siècle des Platter, 1499-1628*, tome I, Paris, Arthème Fayard, 1995, p. 55.

33) Dom CALMET, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 57.

34) Cl.-Ph. de VIVILLE, *ouvr. cit.*, p. 147.

vignes. Il ne s'agissait pas d'obtenir de Satan qu'il voulût bien favoriser leurs desseins en modifiant, à leur bénéfice, les conditions météorologiques régnantes, mais bien de ravager les terres, les ruiner, les « tempester » ou d'engeler les vignes par le « bruyct ».

Ce dernier vocable utilisé par tous les greffiers, rend de prime abord les textes d'interprétation délicate et peut conduire à ne voir, dans les actes des sorciers, qu'une affabulation, parmi bien d'autres qui leur sont imputées. Il n'en est rien, ce terme résulte d'une analogie phonétique, c'est « brouillis » que l'on se doit de lire, brouillard, lequel, pour peu que la température avoisine le zéro, pouvait devenir givrant. Restait encore à l'orienter vers les vignes à ruiner, en tenant compte du sens du vent. Ces impondérables ne manquaient pas de conférer un caractère aléatoire au déroulement de l'entreprise, pas toujours couronnée de succès. La pratique nous en est livrée par Bernard Nicolas à deux reprises :

« Et apres avoir prins leur refection se departirent densemble dont partie allaient batre leaue de ladicte fontaine au corbeau et les autres allaient ung peu plus hault au dessus batre lherbe de dessus terre avec batons et vergettes (...) Et tellement battirent leaue de ladicte fontaine et lherbe que de part et daultre, ils firent lever ung grant bruyt tout alentour deulx, ensemble de la gresle qui montoit avec ledict bruyt en lair ».

« Et incontinent quilz eurent ce faict le bruyt se leva en l'air, et estant levé avec de la pouldre quilz firent de bled en herbe, de tronc de bled de seppe de vignes et raisins, et de la terre quilz levaient de terre gectaient le tout dans ladicte fontaine, et ce faict tous ensemble tant maistre que varlet prindrent de leaue de ladicte fontaine et la gectaient dans ledict bruyt qui estoit en lair, en esperance de faire de la gelée, pour engeler les vignes, et tout les biens de la terre »⁽³⁵⁾.

A ce jeu, certains sont plus experts que d'autres :

« Enquis sil sceyt pas bien ung ruisseau condit La Fosse Monsieur Simon ban de Puxieulx et si luy et Pierson Louyat son compagnon y ont pas esté aultresfois pour faire lever le bruict pour faire la gresle et que luy meysme scavoit mieulx battre que ledict Pierson »⁽³⁶⁾.

Toutefois cette pratique peut demander du temps :

« Mays ils nen sceurent faire pour lors, et furent environ illec l'espace de troys heures. Et ne les sceut on apercevoir ad cause du grant bruyt quilz avoient faict qui les colvroit du tout »⁽³⁷⁾.

35) AMM FF 200, interrogatoire de Bernard Nicolas, procès cité.

36) AMM FF 200, interrogatoire de Jehan Herbault, procès cité.

37) AMM FF 200, interrogatoire de Bernard Nicolas, procès cité.

Trompeuse illusion, car en une circonstance semblable ils se virent obligés à une retraite précipitée, se trouvant débusqués par la survenue de villageois décidés à protéger leur bien :

« ... et qu'ils avoient tache de tout leur pouvoir a fouldroier et gaster les vignes du Petit Vault et aultres biens estant sur terre mays qu'ils ne lavoient sceu faire, parce que ceux du villaige d'Anci avoient sonné leur cloche nommée Marie Magdhaleine. Au son de laquelle la nuee qu'ils avoient taches de faire scavoit absente desdicts lieu »⁽³⁸⁾.

Comment eut-il pu en être autrement, cette cloche ne portait-elle pas le nom d'une femme libérée par le Christ des sept démons dont elle était possédée (Luc, 8² - Marc 16⁹).

Mésaventure similaire à Talange :

« Interrogé sur le cinquième article dont lecture luy a esté donné concernant le brouillar qu'ils ont pensé susciter vers Blétange pour y perdre les vignes...

Interrogé sur le sixième, touchant la conspiration faite pour perdre les bleds quasy meurs, et qu'à cest effect ils excitèrent un tonnerre pour perdre lesdits bleds, lequel toutefois fust dissipé par les cloches dudit Talange »⁽³⁹⁾.

Echec tout aussi cuisant pour la « *Gesellschaft* » de Leyviller, confessions concordantes :

« (...) mit jungen haasel-gertten in ein mörtell⁽⁴⁰⁾ daselbst in teuffels nahmen geschlagen, darauf ein wetter in die luft gefahren, welsches sie uff Rorbacher bann zugeschickt, in Meinung daselbst die fruchten zu verderben, ist aber nicht geschehen, diesveil die glocken (die sie hundert bellens heißen) geläutet » (Engeln, femme Théobald Pfeiffer).

Vider les lieux sous la menace de fourches, haches, pioches ou faux n'avait rien de glorieux ; se débarrer au branle des cloches, la voix de Dieu, pouvait passer pour honorable. A l'égard des valets, les maîtres sauvaient la face, leur autorité ne s'en trouvait pas entachée, leur ténébreuse essence princière pas mise en doute pour autant.

Il n'en demeure que de telles pratiques étaient connues depuis fort longtemps, encore que la « recette » n'en ait pas été révélée avec autant de précision. Praillon rapporte de tels faits survenus en 1456. De l'aveu de l'un des « maîtres » de l'époque, « le Viez

38) *Ibidem*.

39) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, procès de Mangin Maréchal, Woippy, 1622.

40) Mardelle.

saint », avant qu'il ne fut exécuté à Vic le 18 mai, « cette bruyne avoit advenu parce que lesdits sorciers et sorcieres gettont en une fontaine près de Desme, aulcune mystion faicte par l'art du diable, de laquelle sortit et vint icelle bruyne qui gaista les vignes »⁽⁴¹⁾.

Toutes ces actions malveillantes ne bénéficiaient donc pas du privilège de l'originalité. Déjà en 1567, les Protestants désireux d'asseoir leur maîtrise sur la cité messine avaient armé bourgeois et villageois de leur bord, « sans en excepter les plus vils »⁽⁴²⁾ et porté la désolation dans les campagnes, soutenus en cela par « les soldats de la garnison qui pour la plupart étoient Huguenots »⁽⁴³⁾.

De son côté, le marquis de Piennes, gouverneur de Metz depuis 1572, ne voulant pas demeurer en reste, était allé « tempester » le village de Burtoncourt, lieu de rassemblement des Protestants regroupés sous la houlette du Sieur de Clervant, seigneur d'une moitié de cette localité⁽⁴⁴⁾.

Tout autant que les sorciers, militaires, bourgeois, villageois étaient rodés à ces pratiques, pour le compte de l'un ou l'autre des adversaires en conflit, sinon pour les deux, au gré des circonstances et des retournements de situation. Tout bien considéré, il ne s'agissait que de la mise en application, à échelle réduite, du principe cher aux armées en campagne visant, par la pratique de la terre brûlée, à ruiner l'économie de l'adversaire ou à l'affamer.

Cheville ouvrière des congrégations de sorciers et de sorcières, mercenaires mettant leur compétence au service du plus offrant, assimilés à Satan, les « hommes noirs » ont veillé à la conservation de leur anonymat, estompant d'autant l'« aura » qui les cerne.

En matière d'identité, seuls leurs surnoms nous sont connus : « Matifis » se présentera à Simonatte, femme de Claudon Florentin⁽⁴⁵⁾, « Jehan le Noir » à Cathin, femme de Mathieu Leblanc⁽⁴⁶⁾, « Tournoir » à Jennon la Rainbade⁽⁴⁷⁾, « Chien d'Enfer » à Anna, fille de Reinhart-Tixerant⁽⁴⁸⁾, « Lucifer » à Sungen Schneider, « Belzebuth » à Meyers Nicolas, « Federwusch » à Engeln⁽⁴⁹⁾. « Persinet » sera tout à la fois le contact de Colcotte, femme de

41) J.-F. HUGUENIN, *Chroniques de la ville de Metz*, Metz, 1838, p. 285b.

42) Dom CALMET, *ouvr. cit.*, tome VII, p. 62.

43) *Ibidem*, p. 62.

44) *Ibidem*, p. 71.

45) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, p. 118-121, Woippy, 1591.

46) ADM H 1586, sentence citée, Plappeville, 1595.

47) F. MARÉCHAL et J. DIDION, *ouvr. cité*, p. 223-224, Metz, 1588.

48) ADM G 1589, procès cité, Altrippe, 1617.

49) ADM B 11284, procès cités.

Toussaint Guillaume⁽⁵⁰⁾, de Cathin, femme de Jean le Convers⁽⁵¹⁾ et de Mariatte, femme de Perrin Frédéric⁽⁵²⁾. L'on peut s'interroger s'il ne serait pas également Percin qui se présenta à Didière la Jolye, veuve de feu Jean de Pontoy⁽⁵³⁾ et pourquoi pas Persuis auquel prêta serment Briate Gravelotte⁽⁵⁴⁾. La période d'activité de Persinet s'étale donc de 1589, au lendemain de l'exécution de Simon Lambert, à 1597.

Notre assertion comporte toutefois deux exceptions. Le « diable » qui enrôla Simon Lambert ne semble pas s'être affublé d'un sobriquet. Il déclare se nommer « Jean Jolly », identité tout à fait acceptable quoiqu'insolite. Peut-être est-ce lui qui se présente à Colette dite Happe-la-Mort, usant du diminutif « Joliot » ou « Jolliat »⁽⁵⁵⁾. De fait, ce patronyme était également porté par le secrétaire de Roger de Comminges, Sieur de Saubole, gouverneur de la citadelle (1585) et lieutenant-général pour Metz et le Pays messin (1588). Ce secrétaire, Pierre Joly, de confession protestante, accédera, par la suite, à la charge de procureur-général. Au demeurant, il avait lui-même latinisé son nom en « Petrus Lepidus ». Usage courant à l'époque, le ministre protestant François Peintre, venant à Metz, masqua son identité sous le pseudonyme de « La Chapelle »⁽⁵⁶⁾.

Quant à Bernard Nicolas, il rencontrera « Gonnor », patronyme partagé avec le premier gouverneur de Metz, Artus de Cossé, comte de Secondigny, ce qui, tout autant, ne manque pas de surprendre. Ils se fréquenteront durant treize ans. Lors de son interrogatoire, ledit Nicolas révélera par ailleurs les surnoms des onze autres « maîtres » encadrant les sorciers : « Lanthecrist », « Lucifer », « Igonor », « Volant », « Passevolant », « Fure », « Frivolle », « Haultboys », « Gergonne », « Montargit » et « Pensée-de-femme ». Au total douze « maîtres », rappel des douze apôtres, dirigeant et conseillant dix-huit « varlet », les sorciers, portant ainsi l'effectif du groupe à trente exécutants⁽⁵⁷⁾.

Il n'est pas dépourvu d'intérêt de noter que, dans cette activité, Simon Lambert, exécuté en 1588, bénéficiait de 21 ans d'ancien-

50) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, p. 122-124.

51) ADM H 493, procès cité, Magny, 1597.

52) ADM H 3884, procès fait à l'encontre de Mariatte, femme de Perrin Frédéric, Woippy-Petites Tappes, 1589 (hors manuscrit 759[9]).

53) AMM FF 201, procès cité.

54) E. de BOUTEILLER, *ouvr. cit.*, p. 149-164.

55) Charles ABEL, « Le Mont Saint-Quentin », in *Revue d'Austrasie*, Metz, 1861, p. 29. F. MARÉCHAL et J. DIDION, *ouvr. cité*, p. 223-224.

56) Dom CALMET, *ouvr. cit.*, tome VII, p. 50.

57) AMM FF 200, interrogatoire de Bernard Nicolas, procédure citée.

neté, Jehan Herbault, qui se suicida en prison en 1573, faisait état de 20 ans de pratique et que Bernard Nicolas, monté au bûcher en 1573, avait une expérience de 13 ans. L'on peut en déduire que les congrégations de sorciers et sorcières durent voir le jour, les premières, dès 1553, soit au lendemain du « Voyage d'Allemagne » entrepris par notre bon sire le roi Henri II, « Protecteur de l'Empire », et de la retraite d'Albert de Brandebourg, « l'Alcibiade d'Allemagne », après l'échec du siège de Metz (janvier 1553). Plus nombreuses sont cependant celles qui furent constituées après 1560, année de la Conjuraison d'Amboise, au début de la première guerre de Religion (1562), contemporaines de l'Edit de pacification d'Amboise (1563) et de l'assassinat de François de Guise par le protestant Poltrot de Méré (1563).

La personnalité des « hommes noirs » se dévoile quelque peu si l'on considère la structure dont ils dotèrent ces sectes de sorcellerie, en faisant des groupements d'inspiration militaire. Au bas de la hiérarchie, les sorciers utilisant les vergettes, coiffés de porteurs d'un bâton blanc dont la compétence est reconnue, bâton de commandement en quelque sorte. Viennent les maîtres chaperonnés par un Grand Maître, le Grand Juge dont l'autorité peut s'étendre à plusieurs groupes (côte Saint-Blaise, côte Saint-Quentin) et à qui incombent les décisions finales⁽⁵⁸⁾.

D'authentiques militaires figurent dans leurs rangs, soldat⁽⁵⁹⁾, sergent portant hallebarde⁽⁶⁰⁾.

Des grades sont attribués :

« Luy avons demandé s'il est pas vray qu'il se soit rencontré quatre ou cinq fois ou environ aupres de la chapelle de Talange en l'assemblée des sorciers et sorcières ou entre autres estoit la susdicte Jeanne femme à Jean L'Ambour laquelle a dit par sa dénonciation qu'elle y a bien cognu ledit Mangin Maréchal son beau-frère pour y avoir mangé et bien estant au bout haut de la table et qu'iceluy y a charge de capitaine ou lieutenant ? »⁽⁶¹⁾.

Et cependant, alors que la base de ces édifices ainsi élevés s'éclaire quelque peu, le pyramidion qui les chapeaute demeure auréolé de brume. Aux assemblées, les commanditaires demeurent dans l'ombre, masqués, bien décidés à éviter toute compromission.

58) *Ibidem*.

59) Jean FRANÇOIS et Nicolas TABOUILLOT, *Histoire de Metz*, Metz, 1769-1775, t. 3, p. 163.

60) AMM FF 201, procès de Simon Lambert, procès cité.

61) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.*, procès de Mangin Maréchal (c'est nous qui soulignons).

Lors de son interrogatoire, Didière la Jolye « Dict nen avoir peu cognoistre aucun ni aucune parce que sest de nuict, et que sont qu'asy tout deffiguré et couvert ». Simon Lambert signale, au sabbat, la présence d'« ung sergent qui marche devant avec une hallebarde et une espée au costé, lequel est un grand puissant homme habillé de noir et masqué, ne le cognoict poinct et ne scait qui il est ».

En revanche, il n'a aucun doute quant à la présence du « vieulx Bachellé recepveur de ceste ville », lequel, bien qu'il « estoit masqué » est reconnu à « sa petite barbe blanche et à son habillement ». Mangin Bachelé n'est pas le seul notable participant à de telles réunions. Interrogée lors du procès de Mangin Maréchal, Marguerite, femme de Bernard Frederich, répond que parmi eux « il y en avoit de bien haut huppés » et le chroniqueur de Saint-Clément rapporte qu'au moment où se déroulait le procès de Simon Lambert, « il y eut quelques bourgeois de la ville, & d'entre les plus riches, qui furent saisis ». La solidarité du groupe auquel ils appartenaient se manifesta, les sorciers du bas de la pyramide, par leurs dénégations leur sauvèrent la mise, ils furent « déclarés innocens »⁽⁶²⁾.

Tout porte à croire que ces notables étaient connus des « hommes noirs » dont, tout compte fait, ils étaient les employeurs. Huguenots et Papistes se les attachaient. Leur aptitude au commandement et à l'organisation hiérarchisée des groupes donne à penser qu'ils étaient militaires, vraisemblablement des officiers. La question avait déjà été posée, non sans arrière-pensée, à Simon Lambert : « luy a esté demandé si en leur sabbat il y a des officiers ». L'un des maîtres signalés par Bernard Nicolas s'attribue d'ailleurs le surnom, pour le moins belliqueux, de « Passevolant »⁽⁶³⁾.

Quelques indices permettent d'un peu mieux les situer. A les évoquer, bien des sorciers ont attiré l'attention sur leur élocution. Didière la Jolye signale, dans un langage imagé que « Percin », son « diable », « parloit fort enrumé et comme dans une bouteille ». Sur la base de déclarations d'inculpés, Nicolas Rémy rapporte « qu'ils ont une voix semblable à celle de ceux qui ont la bouche dans un tonneau ou dans une cruche fendue »⁽⁶⁴⁾, que leur voix est un peu sourde, faible, mal articulée et rauque⁽⁶⁵⁾. Bref, « les hommes noirs » ont une voix gutturale, en accord avec la possible pratique habituelle d'un parler germanique.

62) J. FRANÇOIS et N. TABOUILLOT, *ouvr. cit.*, t. 3, p. 164.

63) Ancienne désignation du canon de campagne.

64) N. RÉMY, *La démonolâtrie, ouvr. cit.*, p. 91.

65) *Ibidem*, p. 89.

Tout habillé de noir, ils ne sont pas sans évoquer les « noirs harnais » ou « les reîtres noirs », cavaliers du marquis Albert de Brandebourg qui semèrent par la suite la terreur durant la campagne de Picardie (1557)⁽⁶⁶⁾. Ils avaient déjà fait leur, la tenue vestimentaire désormais adoptée par Charles Quint, au lendemain de la mort de sa mère, Jeanne de Castille dite la Folle (15 avril 1555).

Décus dans leur espoir de voir l'Espagne tenter une reconquête de la cité messine, ils ont pu se reconvertir et proposer leurs compétences à d'autres forces, pour d'autres buts. Pourrait ainsi trouver sa justification la rumeur dont le bénédictin dom Augustin Calmet se fait l'écho : « On prétend que le passage d'Albert, Marquis de Brandebourg, avec ses troupes dans le pays de Trèves & dans la Lorraine, y donna cours à la magie & à la sorcellerie, maux qui estoient auparavant inconnus ou du moins très rares »⁽⁶⁷⁾.

A partir de 1597, nous ne trouvons plus trace de ces « maîtres » dans les procédures messines, exception faite de « Chien d'Enfer », au demeurant un imposteur. Il entraînera la congrégation à laquelle il appartient dans la débauche, avec la complicité de la mère d'Anne Tixerant, maquerelle de sa fille. Assemblée lubrique où notables et villageois se côtoyaient. Un terme y sera mis par l'intervention du procureur de la collégiale Saint-Sauveur, uni, une fois n'est pas coutume, à la justice de Créhange, mettant ainsi fin à une contagion qui n'avait que trop tendance à s'étendre de proche en proche. Malgré l'intervention du père Tixerant, mère et fille monterent au bûcher⁽⁶⁸⁾.

Mais avant de s'éloigner des horizons messins, ces « hommes noirs » verront s'écrouler les complexes qu'ils avaient si patiemment édifiés.

Dès 1575 des lézardes se font jour en raison des dissensions internes conduisant à l'affrontement de groupes sociaux opposés, aux visées et aux priorités divergentes, bien qu'œuvrant au sein d'une même secte : d'un côté, villageois attachés à la terre nourricière dont ils tirent leur subsistance, de l'autre, nantis ne songeant qu'à en découdre, quel qu'en soit le prix à payer.

Un extrait de la confession de Bernard Nicolas⁽⁶⁹⁾ met en lumière la mésintelligence affectant l'harmonie du groupe :

66) Gaston ZELLER, *Le siège de Metz par Charles Quint*, Nancy, 1943, p. 14.

67) Dom CALMET, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 30.

68) ADM G 1589, procédure citée.

69) AMM FF 200, interrogatoire cité.

« Et se trouvoient pour lors sur ladicte coste Saint Quentin pour le moins dix huict personne tant homme que femme sans leur maistre en nombre de douze dont les noms desquelles sensuyt (...) et Pensée de femme procureresse des pources sorciers et ledict Passevolant procureur des riches (...) ».

« Interrogé ledict Bernard sil ayt encor esté depuis ceste seconde fois sur ladicte coste avec ses complice. Ait dict que oyt et quenviron le Saint Sacrement dernier ils se trouvaient tous sur ladicte coste, et estant illec concluyrent de faire de la gresle et tempeste. Et vouloit ledict Lescat que lon en fit pour fouldroier ceux de Noeroy devant Metz pource que par aultrefois luy avoient faict deplaisir. Et la femme dudict Jehan de la Plume au contraire vouloit que lon en fit pour faire tumber sur ceulx dudict Lessy pource quils estoient tous Huguenots⁽⁷⁰⁾, et quen passant ung jour par ledict Lessy ils scavoient mocques delle. Et ledict Bernard pour sa parte vouloit con la fit tumber sur ladicte coste, et quen y cheant ne feroit aucuns dopmaige. Et que de ruynier les biens de la terre seroit mal faire entend quils en avoient heu trott grande necessité. Touttesfoys nen fut rien faict pour ledict Bernard. Ains la firent tumber audict Lessy, et en partie es lieux circonvoisins.

Et pour lors quils concluyrent ainsy faire ladicte gresle y eut une grande dispute entre les riches sorciers et les pources pour aultant que les riches vouloient que lon fouldroya les biens estant sur terre et les pources sy opposoient. En sorte que le faict fut disputé par devant ledict Anthecrist comme leur grand Juge, et pourtoit la parolles pour les riches ledict Passevolant et pour les pources ladicte Pensée de femme laquelle estoit accoustrée bien richement comme ung damoyselle et plaisante a veoir et vouloit la femme dudict de la Plume qui estoit du costé des riches, encor quelle neust grant moyen, que lon fouldroya ceulx dudict Noeroy et Pierreviller et des lieu allentour, pource quils les avoient en grande hayne.

Toutesfoys ladicte Pensée de femme guaigna la cause pour les pources contre les riches combien quils estoient beaulcolpt plus de leur costé que nestoient les pources pour ceste occasion les battirent fort bien pour lors ».

Esprit lucide, Bernard Nicolas est le seul de tous les sorciers dont nous avons étudié les procès à n'avoir pas assimilé son maître à Satan lui-même. « Gonor » n'est pas le Diable, un suppôt tout au plus : « Auquel ledict Bernard demanda quel il estoit, et comment il se nommoit, luy fit responce quil estoit à dyable, et quil se nommoit Gonor »⁽⁷¹⁾.

70) C'est nous qui soulignons.

71) C'est nous qui soulignons.

La Trinité divine ne pouvant être comprise qu'au travers d'un acte de foi, la réalité d'un Satan duodécimal ne pouvait se concevoir. Les douze maîtres ne sauraient être le Démon, mais seulement ses envoyés. Pour Bernard Nicolas, Pensée de femme « richement accoustrée » bien que procureresse des pauvres, la femme de Jean de la Plume, « sans grant moyen », se trouvant du côté des riches, tout cela ne pouvait que révéler des intrigues génératrices de zizanie. Sa clairvoyance, vraisemblablement tenue pour subversive, conduisant à la rébellion, lui vaudra d'être dénoncé et condamné par la justice de monseigneur Louis de Lorraine, cardinal de Guise, évêque de Metz, seigneur dudit lieu de Lessy. Il sera exécuté en novembre 1575, suivant de peu cet autre membre du groupe que fut Didier Lescat de Châtel-Saint-Germain. Le ver était dans la pomme...

En 1588, une traque implacable désarticule puis anéantit la congrégation à laquelle Simon Lambert était affilié dont Mangin Bachellé, ancien receveur des deniers de la cité messine, rallié à la R.P.R., était l'un des mécènes.

Simon Lambert se verra accusé au terme d'une machination qui a déjà fait ses preuves : obtenir la guérison d'une maladie simulée ou se voir attribuer la mort d'un patient parvenu au stade ultime de l'affection qui le frappe. La guérison implique que le sorcier a fait le bon choix de la médication salvatrice, qu'à l'évidence il avait une parfaite connaissance de l'agent causal de ladite maladie. Dès lors une seule conclusion s'impose : l'empoisonneur et le guérisseur ne font qu'un. S'agissant du décès, le « mauvais œil » suffit. Avoir un jour, fut-il lointain, franchi l'huis de la demeure du moribond, être passé devant sa fenêtre, ou avoir, par politesse, pris des nouvelles concernant sa santé, suffisaient à en être tenu pour responsable. Dans tous les cas, le recours à la question extorquera les aveux indispensables au prononcé de la sentence. Ce piège était de pratique courante, et les individus en puissance de se voir convaincus de sortilèges en étaient parfaitement informés et rendus circonspects.

Aussi Simon Lambert, sollicité de fournir des herbes, déclarait-il « que sil en donnois et que sa femme⁽⁷²⁾ s'en portoit bien lon diroit parmy la ville quil seroit sorcier ». Toute aussi méfiante, Jehanne Jeoffroy⁽⁷³⁾ dira de même « que sy elle donnoit quelque chose à son enfant⁽⁷⁴⁾ lon diroit quelle seroit sorcière ». La phyto-

72) Il s'agit de Catherine, femme de Claude Larcher dit d'Ancerville.

73) AMM FF 201, interrogatoire de Jehanne Jeoffroy, veuve de Pierre de Laville, Metz, 1593 (hors manuscrit 759[9]).

74) Celui de Houin du Terme, hôtelier à l'enseigne des « Trois Rois » et de Marie, sa femme.

thérapie ayant échoué puisque « lherbe quil luy bailla pour boire dessus ne luy donna aucun soulagement », Simon Lambert fait usage du don que son « Maître » lui avait octroyé, la guérison par imposition des mains. Dès lors « questant ledict Simon auprez delle luy aiant mis la main au costé, soudain le mal cessa (...) et depuis ne sentit aucun mal sinon quelque debilité ». Clair comme de l'eau de roche, la maladie ne pouvait résulter que d'un attouchement effectué antérieurement, ce que Simon finit par reconnaître. Le mal, « il luy avoit donné luy touchant contre le droict bras ». Le piège s'était refermé, la procédure à son encontre trouvait là sa justification.

Ce don, ce charme (magnétisme, dira-t-on au XVIII^e siècle) dont Simon avait déjà fait bénéficier « Tante Maiausson la bouchière, laquelle il a(voit) guery en metant la main sur sa jambe ou estoit le mal », il n'en avait pas l'exclusivité. Jehanne Jeoffroy⁽⁷⁵⁾ en fera la démonstration en faveur de Barbe, femme de Nicolas Laurixe, quelques années plus tard (1593). Cette dernière se trouvait atteinte « dung grand mal de teste et du coté gauche, luy endureissant la mamelle comme ung calle. De telle sorte que ladicte Babon fust contrainte de se mectre au lit ». Jehanne « mania ladicte Babon avec la main sur son frond et sur son estomach. Laquelle Babon se rendormit après lavoit comme dict est tachée et maniée, et a son réveille se trouva saine et guéry ». Mieux que Simon, Jehanne pratiquait l'hypnose...

Connaissant le risque encouru, l'on peut penser que ces sorciers furent victimes de la commisération qu'ils éprouvèrent pour ces malades, vrais ou faux, de la feinte honnêteté de solliciteurs les priant à « jointes mains » d'intervenir et, pourquoi pas, d'une touche de vanité, de fatuité, que l'on sut émoustiller. Boiteux, tel Simon Lambert, Esope avait déjà mis en garde le corbeau, l'incitant à se méfier des propos du renard.

Cependant que l'organiste Maistre Nicolas avait maladroitement chassé Simon Lambert venu battre sa coulpe « à la grande église », il fut estimé en haut lieu le moment idoine à manipuler ce transfuge, à en obtenir des révélations, et sonner l'hallali de cette « maleureuse secte de sorcellerie » au sein de laquelle il s'était activé plus de vingt ans durant. Au reste c'était faire œuvre pie. Brebis égarée, le retour au bercail lui vaudrait le salut de son âme. Afin d'endormir sa méfiance, c'est à Claude Larcher, qu'il qualifie d'« oncle », que fut confié le soin d'organiser le traquenard qui valait flagrant délit.

75) AMM FF 201, interrogatoire cité.

Après une procédure qui s'étala sur cinq semaines⁽⁷⁶⁾, au cours de laquelle Simon Lambert dénonça ses « complices » bien qu'il n'ait qu'« ung bien peu enduré la question », il fut remis entre les mains d'Anthoine Denis, pour lors compagnon-exécuteur de la haute justice, « pour, aiant la corde au col mis sur une charrette ou tumbereau, estre mené dans une cage de fer entre les deux pontz des mortz et Thieffroy, lieu accoustumé a faire telles exécutions, et illecque enfermé dans ladicte cage, laquelle sera pendue en l'air, estre ars et bruslé a petitz feuz, jusques ad ce que son corps soit réduit en cendres ». Acte de cruauté dont il n'est, à notre connaissance, pas d'autre exemple, de plus en contradiction avec la promesse faite par les sieurs Jehan de Viller, Claude Jallon et Nicolas Lucquin, lesquels avaient déclaré, dès le premier interrogatoire du 15 juillet, « quil nous ait a confesser la vérité et quon aura pitié de luy »...

Il fut exécuté le 20 août avec 11 de ses complices ; 8 l'avaient précédé le 8 août, 5 le suivirent le 5 septembre. Tout était consommé. Plusieurs sorciers qu'il avait fréquentés par le passé au Rudemont, avaient déjà subi le même sort. Le « Portier de l'hôpital », bien placé pour puiser de nouvelles recrues dans ce vivier de miséreux venus y trouver asile, peu enclin à affronter les quolibets ou les vociférations de la populace, s'étrangla en sa prison. Selon l'usage, son corps fut néanmoins consumé en place publique.

L'estocade est donnée à ces associations en 1593. Un tumulte, né de discordes paysannes, offre l'occasion rêvée d'une intervention au flanc de ce Mont-saint-Quentin honni, à Plappeville, terre et seigneurie appartenant en toute hauteur, sans part d'autrui, au seigneur abbé de Saint-Symphorien. Une commission d'enquête créée par les seigneurs administrateurs de l'abbaye s'y transporte pour information préparatoire. Par le jeu de dénonciations arrachées aux témoins, onze sorciers et sorcières périront par le feu purificateur, la population du village en ces temps reculés ne dépassant pas 262 habitants⁽⁷⁷⁾.

L'embrasement s'étend à Woippy, seigneurie de Messieurs les vénérables de l'Eglise Cathédrale de Metz où Colcotte, femme de Toussaint Guillaume gravit les marches du bûcher, suite à la dénonciation de Jehanne, femme de Jean Valat, l'une des exécutées de Plappeville⁽⁷⁸⁾, témoignant ainsi d'une certaine osmose entre les deux communautés. Ultime soubresaut, Jennon, femme de Jean

76) 15 juillet-20 août 1588.

77) E. de BOUTEILLER, *Les sorciers de Plappeville*, *ouvr. cit.*

78) N. QUÉPAT, *Histoire du village de Woippy*, *ouvr. cit.*

Perrin et Cathin, femme de Mathieu Leblanc paieront de leur vie leur appartenance au groupe de Plappeville en 1595⁽⁷⁹⁾.

Ayant perdu leurs repères, quelques groupes résiduels, utilisés à des fins personnelles, disparaîtront par implosion, triste résultat de rivalités familiales exacerbées. Ainsi en alla-t-il du groupe Mangin Maréchal sévissant à Woippy-Talange (1622)⁽⁸⁰⁾ et de son pseudopode qui avait happé Semécourt où Geury Jenot dit le Masson fut banni à perpétuité des terres et seigneuries des Sieurs vénérables de Saint-Saulveur (1628), sur la base d'un extrait du procès criminel fait à Talange contre Jeanne, femme de Jean l'Ambour, belle-sœur de Mangin Maréchal⁽⁸¹⁾.

La « *Gesellschaft* » de Leyviller, tenant ses assises au *Schwartzberg* près d'Altrippe, comportant 12 (Sungen Schneider) à 20 (Meyers Nicolas) membres, dont certains pouvaient faire état de quinze ans d'ancienneté, avait été anéantie dès 1601-1602 par l'action conjointe des justices de Varsberg, Hellimer et Leyviller, suite aux plaintes formulées par Nicolas Popers, et aux dénonciations faites par Sungen Schneider de ses « complices » résidant à Leyviller, Hellimer, Barst et Cappel⁽⁸²⁾.

De ces congrégations de sorciers et de sorcières, aucune ne fut reconstituée ; « les hommes noirs » désertèrent la région messine en 1595. Seul « Persinet » s'y maintiendra jusqu'en 1597⁽⁸³⁾. Peut-être avaient-ils trouvé à s'employer ailleurs ou différemment. Dès 1595 les hostilités avaient repris entre la France et l'Espagne et le Traité de Vervins (1598) ne mettait pas à l'abri d'une éventuelle reconquête de Metz par les Espagnols. Il reste du domaine du possible qu'un rôle leur fut confié dans la préparation de complots visant à déstabiliser la cité messine.

* *

*

Les temps avaient bien changé et, avec eux, les objectifs poursuivis par les diverses confessions prétendant à l'hégémonie. Conséquence de la patente de Senlis (1592), les Huguenots s'étaient dépensés à reprendre charges et offices qu'ils avaient été obligés

79) ADM H 1586, procédures citées.

80) N. QUÉPAT, *ouvr. cit.* Cl.-Ph. de VIVILLE, *ouvr. cit.*

81) ADM G 1777-3, pièces de procédure à l'encontre de Geury Jenot, Semécourt, 1628, (hors manuscrit 759[9]).

82) ADM B 11284, procès cités.

83) ADM H 493, attendus et sentence contre Cathin, femme de Jean le Convers, documents cités.

d'abandonner suite à la promulgation, par Henri III, de l'édit de 1585. Prenant ombrage de ces menées pouvant laisser présager une atteinte à ses prérogatives, le clergé catholique estima prudent d'y mettre un frein en sauvegardant ses privilèges. Le procès d'Antilly en fournira l'occasion dès 1595.

Il n'est pas indifférent que cette procédure se soit développée en ce lieu et à cette date précise.

Les villages d'Antilly, Argancy et Olgy sont alors à Messieurs de l'église cathédrale de Metz dont ils sont seigneurs régaliens. Ces localités sont incluses dans une aire géographique triangulaire admettant pour sommets Thionville, Metz et Courcelles-Chaussy. Sa limite orientale, confins du Pays messin, se confond avec la frontière linguistique. Pour ce territoire ainsi délimité, les archives demeurent muettes concernant d'éventuels procès de sorcellerie qui auraient pu s'y développer au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle. Dans l'état actuel de nos recherches, le procès d'Antilly reste unique. En revanche les bûchers foisonnent au nord et à l'est de l'axe Thionville-Courcelles-Chaussy. Leur avancée ultime, en direction du Pays messin, est ponctuée par les exécutions intervenues à Inglinge, Metzervisse, Aboncourt, Roupeldange et Volmerange-lès-Boulay⁽⁸⁴⁾.

Mais ce triangle géographique comporte une autre particularité, démographique. Tout comme la cité messine, il apparaît telle une zone refuge où se sont établis les Réformés. A leurs implantations de 1570⁽⁸⁵⁾ se sont jointes celles d'Ennery, Trémery, Flévy, domaines des De Gray de Malmédy. Aux yeux du chapitre de la cathédrale, l'autorisation accordée par Saubole, lieutenant-général pour Metz et le Pays messin, à un huguenot de s'établir et par là même de noyauter Argancy⁽⁸⁶⁾ est un comble de l'impudence.

Ainsi, de part et d'autre de la « frontière de catholicité » Thionville-Courcelles, les positions respectives des partis catholique et protestant sont à l'inverse de celles adoptées à Sarrebourg⁽⁸⁷⁾. Face à ce triangle de la Réforme, les catholiques sont à l'est ; à Sarrebourg, ils campent à l'ouest. La crainte de se voir pris en tenaille entre Huguenots messins et Luthériens germaniques induit le même réflexe qu'à Sarrebourg. « L'emprise catholique se

84) Henri HIEGEL, *Le Bailliage d'Allemagne de 1600 à 1632*, ouvr. cit.

85) Françoise DUCHASTELLE, *L'Eglise réformée de Metz (XVI^e-XVII^e siècles) : le témoignage d'une exposition* in *Protestants messins et mosellans XVI^e-XX^e siècles*, Actes du colloque organisé à l'occasion du tricentenaire de la révocation de l'Edit de Nantes réunis par François-Yves LE MOIGNE et Gérard MICHAUX, Metz, 1988, fig. 3, p. 18.

86) ADM G 434, inventaire des archives du chapitre de la cathédrale de Metz, p. 333.

87) *Histoire de Sarrebourg* (sous la direction de F.-Y. Le Moigne), Metz, 1981.

trouve maintenue par une vigilance redoutablement dissuasive », les bûchers s'allument à seule fin d'« intimider l'hérésie et imposer une stricte orthodoxie »⁽⁸⁸⁾.

Dans cet espace où la Réforme a bien pris pied, un relent de sorcellerie émane cependant du château de Logne, à une lieue et demie d'Argancy et d'Antilly. Ce n'est qu'une rumeur. Elle s'attache à Claude Pircel, maître des lieux ; outre qu'il pratique la magie, deux de ses sœurs auraient été brûlées comme sorcières. Bien que sérieusement rossé par le sieur de Buy, R.P.R. apparenté aux Clervant (1578), il semble se complaire dans les intrigues ayant pour but le retour de Metz dans le giron de la catholique Espagne.

Que le procès d'Antilly se soit déroulé en 1595, n'est pas, pour M. Gérard Michaux, le fait du seul hasard. Il attire l'attention sur un ensemble d'événements dont la prise en considération rend la compréhension de cette procédure plus aisée. Pour lui, à l'évidence, les années 1594 et 1595 sont à considérer comme époque charnière engageant le devenir de la cité. Dès 1588 (année du procès de Simon Lambert), l'on assiste à une première tentative de développement de la Réforme catholique. Dans un contexte de rapprochement avec les catholiques, Henri IV s'est mis en paix avec le duché de Lorraine. Le traité de Folembay de décembre 1595 régularise un « arrangement » conclu le 31 juillet et signé le 16 novembre 1594. Avec la reconnaissance officielle de la présence juive, les trois communautés messines se positionnent institutionnellement et l'on assiste à une relance confessionnelle importante.

Les dispositions de la patente de Senlis (23 mai 1592), en avance de six ans sur l'édit de Nantes, ont permis, dès 1594, aux Réformés d'être à nouveau majoritaires parmi les Treize. Le président royal, nommé au cours de ladite année, appartient à la même confession. Enfin un quatrième pasteur prend ses fonctions, toujours en 1594. D'un autre côté, l'année 1595 verra une tentative d'installation du Collège par le cardinal Charles II de Lorraine, évêque de Metz, second fils de Charles III. Ainsi brossé par M. Gérard Michaux, ce tableau constitue la toile de fond du procès d'Antilly.

Donc, à l'automne 1595, les gens de la justice d'Argancy, « sous l'autorité des sieurs Vénérables de la Cathédrale », font appréhender, sous l'accusation du crime de sortilège, trois personnes honorablement connues ayant fait d'Antilly leur résidence : Gilles de Malmédy, sa femme Jennon ainsi que leur fille Diatte. Informations préparatoires faites, les auditions, dénégations, recol-

88) *Ibidem*.

lements, confrontations des témoins se succèdent. Leurs propres confessions sont recueillies après qu'ils ont été soumis à la question. Trois chefs d'accusation sont retenus : sortilège, vénéfices et maléfices ; la sentence de mort est prononcée à leur encontre.

Toutefois l'exécution en est retardée ; « ils croupissent en prisons (...) près de trois mois ». Ce laps de temps est mis à profit par « les gens de bien » qui estiment la sentence scandaleuse et le font savoir à Saubole. Ce dernier reçoit également « plaintes et doléances (...) faites par les prisonniers » clamant leur innocence, laquelle il estime effectivement « indubitablement opprimée »⁽⁸⁹⁾. Probablement se trouve-t-il également sollicité d'intervenir par le Sieur Ferry de Gray de Malmédy, seigneur de Flévy, Ennery et pour partie de Trémery, pour lors « commissaire de l'artillerie » ayant fait profession de la R.P.R, comme bon nombre d'officiers de la citadelle. Ce sursis dont bénéficiaient les condamnés peut, à première vue, paraître insolite, surprenant. L'usage voulait que l'exécution suive de peu la sentence ; bien souvent elle intervenait le jour même. Rappelons que les instructions des procès de Simon Lambert et de ses dix-sept complices, leurs exécutions, rondement menées, n'exigèrent que cinq semaines.

Tout vigneron, ayant confié le jus des grappes au tonneau, en attend la fermentation au cours de laquelle les impuretés s'évacuent par la bonde, avant d'en soutirer le vin clair.

Le chapitre de la cathédrale n'agit pas différemment, il attend... Il attend, il espère, il souhaite ardemment, peut-être prie-t-il, afin que toute l'agitation, déclenchée par la sentence prononcée à l'encontre du clan des de Malmédy, atteigne la lieutenance générale et conduise Roger de Comminges à intervenir. Chacun sait qu'il est au mieux avec les Réformés, suivant en cela l'attitude conciliatrice désormais prônée par le Roi, qu'il leur est redevable d'un appui militaire ayant permis de repousser les troupes lorraines, qu'il ne saurait rien refuser à Madame de Clervant qui lui octroie des prêts et se trouve être apparentée au seigneur de Buy dont les terres, (le hasard fait bien les choses), sont mitoyennes dudit Antilly, qu'enfin on lui doit la création de la justice de Metz, majoritairement R.P.R.

L'attente n'est pas vaine, la patience se trouve récompensée. Le 21 décembre 1595, Saubole prend un arrêté enjoignant aux Treize de parfaire le procès d'Antilly⁽⁹⁰⁾. C'est chose faite le 23

89) ADM G 524-2.

90) AMM FF 201.

décembre. La sentence est rendue par devant tous les Treize assemblés, après un nouvel interrogatoire auquel se soumettent les présumés coupables ; mais, cette fois, « respons et dénégations » sont obtenues « hors la question » ; leur innocence est reconnue :

« Il est dict que lesdicts Malmedy, Jennon sa femme et Diatte leur fille ne sont suffisamment convaincus des Crimes et charges qui leur sont imposes, partant que les prisons ou ils sont des puis detenus leur doibvent estre ouvertes et renvoyes franc et quictes »⁽⁹¹⁾.

Lecture de la sentence est faite le lendemain 24 décembre aux gens de justice d'Olgy et d'Argancy par le sergent Chonnet.

La bévue, tant espérée par le chapitre, est commise. Le vin est tiré, il faut le boire. Pour les chanoines de la Cathédrale, c'est un grand cru, un bon millésime ; les Treize devront se contenter d'une méchante piquette, qu'ils se verront obligés de consommer jusqu'à la lie. Les Treize ayant mordu à l'hameçon, le moment est venu de les ferrer. Sans tarder, en cette veille de la Nativité, Messieurs de l'église cathédrale font porter deux missives.

La première, destinée aux Treize, est une fin de non recevoir. La question ne se pose même pas d'élargir les prisonniers et d'obtempérer aux décisions prises par la justice messine. Il jouissent de droits régaliens sur leurs terres et seigneuries, et y exercent la haute, moyenne et basse justice, tous privilèges qu'ils tiennent des « Rois de feu heureuse mémoire et quils espèrent avec toute asseurance debvoir estre approuvés et agréés par Sa Majesté qui aujourd'hui comme les autres ses predecesseurs Rois les honorent de sa benigne protection »⁽⁹²⁾.

La seconde, en forme de supplique, a pour destinataire « Monseigneur de Saubolle Lieutenant general pour sa Majesté en ceste Ville et pais messain »⁽⁹³⁾. Feignant d'ignorer le décret du 21 décembre, il lui est demandé de bien vouloir intercéder auprès des Treize, les ramener à la raison, leur retirer le procès, « affin, sous le bon plaisir de Monseigneur de Saubolle, leur gouverneur, le faire veoir a sadicte Majesté pour en avoir la radresse telle quils doibvent et esperent de ses équitables bonté et clémence ».

Ces démarches sont effectuées au nom de tous les chanoines composant le chapitre ; sans exception ils y ont tous apposé leur signature.

91) *Ibidem*.

92) AMM FF 201.

93) ADM G 524.

A ce stade de la chicane l'huis demeurait entrouvert, un arrangement paraissait encore possible. Saubole pouvait amorcer une retraite en bon ordre, éviter la débâcle. Sans élégance certes, il lui était loisible de désavouer les Treize, arguer de la méconnaissance de certains documents. Leur sentence aurait été prononcée par trop hâtivement, sans avoir eu pleine connaissance de la cause et, par voie de conséquence, rapportée. Il n'en fit rien, claqua la porte. A la supplique à lui adressée il fait réponse, encore et toujours le 24 décembre (les messagers durent ce jour-là arrondir leur fin de mois), reconnaissant avoir envoyé ledit procès « par devant lesdicts Sieurs Treizes comme a la source don doit couler toute justice sur les membres de ce Gouvernement et qui representent celle de sa Majesté, de laquelle ils ont la création, et en la force d'icelle sont de tous recognus les juges ordinaires et naturels desdicts remonstrants⁽⁹⁴⁾ et de leurs subjects »⁽⁹⁵⁾.

Le message évangélique de la nuit de Noël, vieux de seize siècles, « Paix aux hommes de bonne volonté », était décidément oublié. Aussi ne fait-on pas sienne la « Trêve des confiseurs ». Le 27 décembre, le sergent Chonnet se présente derechef aux gens de justice d'Argancy et leur « faict commandement (...) de promptement et sans aulcun de lay denteriner la presante sentence⁽⁹⁶⁾ a peine de punition corporelle »⁽⁹⁷⁾.

Pour autant, le chapitre de la cathédrale ne demeure pas inactif. Après avoir obtenu le soutien d'une partie de la noblesse le 2 janvier 1596, tout aussi intéressée à la conservation de ses privilèges⁽⁹⁸⁾, ignoré la plainte en réparation d'injures et d'excès, formulée par Gilles de Malmédy et sa famille le 23 janvier⁽⁹⁹⁾, pris connaissance de la demande d'audience au roi formulée par la noblesse messine le 31 janvier⁽¹⁰⁰⁾, les Doyen, chanoines et chapitre de l'Eglise Cathédrale de Metz adressent à Henri IV une lettre de remontrance le 6 mars 1596⁽¹⁰¹⁾. La réponse royale, du même jour, signée Potier, ne peut que combler d'aise le chapitre : « Le Roy veult et ordonne que les Sieurs supplians soient conservez et maintenus soubz la protection de sa Majesté, en leurs franchises droitz et autoritez et en leurs terres et seigneuries, ainsy quilz en ont jouy cy devant... »⁽¹⁰²⁾.

94) Les vénérables du chapitre.

95) ADM G 524.

96) Celle des Treize du 23 décembre.

97) ADM G 524.

98) ADM G 434.

99) AMM FF 108.

100) ADM G 443-30.

101) AMM AA 61.

102) *Ibidem*.

Le Maître-échevin et les Treize, acculés à faire amende honorable, feront leur acte de contrition le 26 octobre 1596⁽¹⁰³⁾. Dans une déclaration solennelle « ils protestent n'avoir rien à cognoistre sur les faicts commis aux terres des Seigneurs hauts Justiciers du pays Messin », reconnaissent leurs torts dans l'affaire « des trois personnes accusées de sortilège (...) au village d'Antily » et s'engagent « pour assurance a l'advenir, que les registres ne pourront servir d'oresnavant ausdicts sieurs Treze, pour estendre leur autorité ny nuire ausdicts sieurs du Clergé et Noblesse »⁽¹⁰⁴⁾.

Par lettres-patentes de novembre 1596, octroyées à Rouen, Henri IV reconduit dans leur intégralité les privilèges du clergé messin, séculier et régulier, mention y étant faite que les « Princier, Doyen, chanoines et Chapitre de ladite Eglise de Metz, les Hommes & Sujets des Maisons, Châteaux, Terres, Bourgs, Villages appartenant a ladite Eglise, ne pourront être distraits de leurs juridictions, ou contraints d'en subir autres, en matière civile, criminelle ou mixte... »⁽¹⁰⁵⁾.

Tout était dit et fort clairement. Ces privilèges seront reconduits par les rois se succédant au trône de France ; leur abolition n'interviendra qu'au cours de la « Nuit du 4 août », l'an 1789.

Qu'advint-il des accusés ? De Jennon et de Diatte, la trace en est perdue. Gilles de Malmédy fut exécuté. Les chanoines avaient demandé avis aux avocats de Vic, Saint-Mihiel, Pont-à-Mousson et Paris. La dernière réponse, de Paris, leur parvint le 30 janvier 1597⁽¹⁰⁶⁾. Tout laisse supposer qu'ils l'avaient attendue avant de mettre leur sentence à exécution.

* *

*

En cette fin de siècle, à la veille de la promulgation de l'édit de Nantes en avril-mai 1598⁽¹⁰⁷⁾, le clergé messin s'était fort bien positionné et pouvait envisager l'avenir avec sérénité. La « belle sorcellerie », au Pays messin, avait vécu. Celle où des hommes, des femmes se laissaient apitoyer au vu de la souffrance et, risquant leur vie, tentaient d'y remédier. Celle où ils tentèrent de mettre au

103) *Ibidem*.

104) André VALLADIER, *L'Auguste Basilique de l'Abbaye Royale de Saint Arnoul de Metz, de l'Ordre de Saint Benoît*, Paris, 1615.

105) ADM G 438, G 443, entre autres.

106) ADM G 434.

107) Une seconde version, quelque peu modifiée, fut enregistrée par le Parlement de Paris le 25 février 1599.

point phytothérapie, gemmothérapie, magnétisme, ce que, de nos jours, l'on nomme « médecines douces ». Celle où ils se regroupaient, pour le meilleur ou pour le pire, au nom d'une confession. Celle aussi, au travers de laquelle l'on parvenait à ébranler l'autorité d'un lieutenant-général et obtenir d'un roi la confirmation de privilèges. Cette sorcellerie-là était parvenue à son terme. Elle cède la place aux exécrables procès en sorcellerie du XVII^e siècle, lesquels se nourrissent de haines familiales, de rancœurs villageoises, de jalousies paysannes. Se trouvera légalisé le meurtre avec préméditation et par procuration. L'exécuteur des hautes œuvres dispensera le meurtrier d'avoir recours lui-même au couteau ou à l'arquebuse. Il est vrai, le mauvais exemple venait de haut.

Favorite et sœur de lait de Marie de Médicis, Eleonora Dori dite Galigaï tomba en disgrâce à la suite de l'assassinat de son époux Concini, Marquis puis Maréchal d'Ancre. Une procédure soigneusement montée permit de la faire exécuter comme sorcière (1617).

Mis en cause, lors du procès de la Galigaï, Richelieu devait à son tour, par la suite, par « rancune ecclésiastique », faire en sorte que l'abbé Urbain Grandier, tenu pour responsable des cas de possession diabolique survenus parmi les Ursulines de Loudun, terminât ses jours au bûcher ; l'incompétence du bourreau qui ne parvint à l'étrangler, fit qu'il y fut brûlé vif (1634).

Peu désireux de se faire le complice de telles dérives, le Parlement de Metz, dès son installation en 1633, traquera avec pugnacité ces pratiques, dans le ressort de sa juridiction, préparant ainsi la promulgation, par Louis XIV, de l'édit de juillet 1682. Théoriquement éteinte, la sorcellerie n'y figurera plus, du moins officiellement, parmi les crimes répréhensibles.

André BRULÉ